



Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 – 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

Vassili Grossman : enquêter sur la Shoah à l'ombre de Staline

Yannik van Praag
Mémoire d'Auschwitz ASBL

Mai 2021

Le destin de Vassili Grossman (1905-1964) est indissociable des grandes tragédies qui ont marqué l'histoire européenne : le nazisme, le stalinisme, la guerre, l'extermination des Juifs. Peu connu du grand public, cet écrivain majeur est souvent ramené à une épreuve de sa vie : avoir été victime des persécutions antisémites qui ont marqué les années d'après-guerre en Union soviétique. Son œuvre et son existence sont pourtant révélatrices de bien d'autres difficultés et tragédies. La censure dont il fit l'objet, notamment pour son travail pionnier sur la Shoah mené dans des territoires à peine libérés de l'occupant nazi, relève de réflexes institutionnels qui ne sont nullement propres à la dictature stalinienne.



Né à Berditchev (actuelle Ukraine) dans une famille bourgeoise d'origine juive, ingénieur chimiste de formation, ses premiers textes, des récits prolétariens qui reposent sur une expérience réelle dans le monde ouvrier, sont appréciés par le pouvoir et lui permettent d'intégrer l'Union des écrivains soviétiques en 1937. Il passe entre les gouttes des grandes purges de la fin des années 1930 et devient, en août 1941, correspondant de guerre pour *L'Étoile rouge* (*Krasnaïa Zvezda*), le journal de l'Armée rouge. Il couvre les premières semaines de débâcle en Ukraine, la victoire à Stalingrad et suit ensuite l'évolution du front, de Koursk à Berlin. Ses chroniques le rendent rapidement célèbre et populaire. Alors qu'il accompagne l'Armée rouge dans sa contre-offensive, Grossman réalise progressivement l'ampleur du génocide.

À l'automne 1943, il intègre le Comité juif antifasciste. Celui-ci a été créé en avril 1942 avec le soutien des autorités. Composé de figures de l'intelligentsia soviétique, il devait aider à mobiliser l'aide internationale, notamment par le biais de la solidarité des communautés juives anglo-saxonnes. C'est au sein de ce comité que naît, dans le courant de l'année 1943, le projet de rassembler les preuves de l'extermination des Juifs sur le territoire soviétique et qui débouchera sur le fameux *Livre noir*¹. Vassili Grossman et Ilya Ehrenbourg dirigent cette entreprise qui mobilise 38 auteurs, plus de 300 correspondants et des centaines de témoignages de survivants. Ils collectent des preuves accablantes des crimes commis par les nazis, parfois avec la complicité de collaborateurs locaux.

¹ L'idée du livre aurait été soumise à l'origine par Albert Einstein à Itzik Fefer et Solomon Mikhoels, deux figures de proue du Comité.

Sur le front, Vassili Grossman consigne ce qu'il voit, interroge les habitants, les militaires, les Allemands faits prisonniers. Après Stalingrad, à mesure qu'il pénètre dans les zones libérées, il est assommé par ce qu'il découvre. En Ukraine, où il est né, il nourrit encore l'espoir de retrouver sa mère, avant de comprendre qu'elle a été emportée par la Shoah. Fin 1943, il rédige *L'Ukraine sans Juifs*, un texte refusé par *L'Étoile rouge* – prémices de l'antisémitisme renaissant au plus haut sommet de l'État – et publié en partie dans la revue yiddish *Eynikeyt*, l'organe du Comité juif antifasciste.

Il n'y a plus de Juifs en Ukraine. Nulle part – Poltava, Kharkov, Krementchoug, Borispol, Iagotine – dans aucune de ces villes, des centaines de localités, des milliers de villages, vous ne verrez les yeux noirs remplis de larmes des petites filles ; vous n'entendrez la triste voix d'une vieille femme ; vous ne verrez le visage terrible d'un bébé affamé.

Tout est silencieux. Tout est calme. Un peuple entier a été sauvagement assassiné².

Il accompagne ensuite les troupes soviétiques sur le front biélorusse. Là aussi, c'est l'épouvante. Au fur et à mesure de l'avancée du front, il découvre les villes détruites et jonchées de cadavres et décrit des scènes de guerre ou du quotidien, les conditions de vie épouvantables des populations civiles, des actes de vengeance envers les soldats allemands... Il interroge des officiers capturés, comme Adolf Hamann, commandant militaire des villes d'Orel et de Babrouïsk, qui sera condamné à la pendaison pour crime de guerre, le 30 décembre 1945, par le tribunal militaire soviétique de Briansk.

Comme il sied à un criminel de droit commun, il nie tout : l'assassinat en masse des Juifs, la fusillade en masse des partisans, les razzias sur la population et, en général, toute sorte de violence³.

L'Armée rouge entre en Pologne au début de l'été 1944. Lublin, le cœur de l'*Aktion Reinhardt* (nom de code pour l'extermination des Juifs en Pologne) est libéré le 25 juillet. Vassili Grossman y fait le même constat qu'en Biélorussie ou en Pologne : il n'y a plus de Juifs.

Tous ont été asphyxiés, massacrés depuis les vieillards jusqu'aux nouveau-nés. Leurs corps sans vie ont été brûlés dans des fours. Et à Lublin, la ville polonaise qui comptait la population juive la plus nombreuse, où avant la guerre vivaient plus de quarante mille Juifs, je n'ai pas rencontré un seul enfant, une seule femme, une seule grand-mère qui parlât la langue que parlaient mon grand-père et ma grand-mère⁴.

Il parle ici du Yiddish, que ses parents avaient abandonné.

En compagnie de plusieurs reporters soviétiques, il découvre le camp de Majdanek, situé à peine à deux kilomètres de Lublin. C'est une autre réalité du système concentrationnaire et criminel nazi qui lui apparaît désormais, celle d'un système organisé, utilitaire, industriel. À Lublin, il visite aussi le dépôt du camp, installé dans un théâtre municipal réquisitionné par les Allemands et rempli de preuves d'une autre matérialité de la Shoah, celle de la prédation.

² Cité par Myriam Anissimov, *Vassili Grossman. Un écrivain de combat*, Paris, Seuil, 2012, p. 361.

³ Vassili Grossman, « Le bien est plus fort que le mal », in *Années de guerre*, Moscou, Éditions en langues étrangères, 1946, p. 381.

⁴ Vassili Grossman, *Carnets de guerre. De Moscou à Berlin, 1941-1945*, Paris, Calman-Lévy, 2007, p. 310.

En compagnie du poète Evguéni Dolmatovski, lui aussi correspondant de guerre, il quitte ensuite Lublin pour Treblinka, à 200 kilomètres au nord. Ils sont parmi les premiers à découvrir ces lieux désertés par les nazis en novembre 1943. À partir de cette visite et grâce aux témoignages recueillis auprès de survivants qui avaient réussi à s'enfuir après la révolte d'août 1943, il rédige *L'enfer de Treblinka*, publié en plusieurs langues dès 1945, tel un tiré à part du *Livre noir*, encore en gestation.

Nous sommes arrivés au camp de Treblinka au début de septembre, treize mois après le soulèvement. La fabrique de mort a fonctionné treize mois, et pendant treize mois les Allemands se sont appliqués à en effacer les traces.

Tout est calme [...] La terre ondule sous les pieds, molle et grasse comme si elle avait été arrosée d'huile de lin – la terre sans fond de Treblinka, houleuse comme une mer. Cette étendue déserte qu'entourent des barbelés a englouti plus d'existences humaines que tous les océans et toutes les mers du globe depuis qu'existe le genre humain.

La terre rejette des fragments d'os, des dents, divers objets, des papiers. Elle ne veut pas être complice.

Les choses s'échappent du sol qui se fend, de ses blessures encore béantes : chemises à moitié consumées, culottes, chaussures, porte-cigares verdissants, rouages de montres, canifs, blaireaux, chandeliers, chaussons d'enfants à pompons rouges, serviettes brodées d'Ukraine, dentelles, ciseaux, dés, corsets, bandages. Plus loin des monceaux d'ustensiles : timbales d'aluminium, tasses, poêles, casseroles, marmites, pots, bidons, cantines, gobelets d'enfant en ébonite...⁵

Revirement à Moscou

Pierre Daix, déporté à Mauthausen à 22 ans, journaliste, écrivain et militant communiste, prend connaissance de ce texte peu après la Libération. Lorsqu'il se rend en Union soviétique quelques années plus tard, il désire rencontrer son auteur, mais réalise que ses questions suscitent une gêne difficile à dissimuler.

Quand je suis allé en Union soviétique en 1950, j'ai posé des questions sur *L'enfer de Treblinka*, mais les gens ne le connaissaient pas. Je me suis dit que, peut-être, avait-il été publié sous un autre nom. J'aurais voulu rencontrer Grossman, mais on ne me l'a pas permis, ou plutôt on m'a dit qu'il n'était pas là. À l'époque, j'étais à cent lieues d'imaginer qu'on pouvait éviter à un jeune écrivain français de rencontrer quelqu'un comme Grossman, et que soulever des questions sur les camps de concentration et sur Treblinka était... disons... une erreur de jugement. À l'époque, il m'était impensable qu'un tel livre ne puisse pas être célébré en Union soviétique. Je ne pouvais pas imaginer un seul instant qu'il pouvait y avoir la moindre trace d'antisémitisme dans un pays pareil⁶.

Situation paradoxale dans ce pays qui avait tant contribué à vaincre le nazisme. Pendant la guerre, les autorités soviétiques avaient soutenu le travail du Comité juif antifasciste, après quelques hésitations il est vrai. Dans l'immédiat après-guerre, le projet du *Livre noir* s'est poursuivi et, lors du procès de Nuremberg, le procureur soviétique s'est appuyé sur les recherches en cours pour rédiger son réquisitoire. Début 1946, une version partielle du manuscrit diffusée à l'étranger donne lieu à deux publications, à Bucarest et à New York.

⁵ Vassili Grossman, « L'enfer de Treblinka », in *Années de guerre*, Moscou, Éditions en langues étrangères, 1946, p. 416-17. Le texte est disponible en ligne sur : <http://d-natanson.pagesperso-orange.fr/treblinka.htm>

⁶ Vassili Grossman (1905-1964) : *Une vie, une œuvre* (2001 / France Culture), <https://www.youtube.com/watch?v=79EQi8ohQyk>

Mais les obstacles se multiplient progressivement, dans un climat politique de plus en plus pesant, jusqu'à l'arrêt définitif de la publication en octobre 1947. Les raisons de cette censure sont multiples, mais relèvent essentiellement de deux arguments :

1. Pour les autorités soviétiques, le manuscrit insiste trop sur l'activité des collaborateurs locaux. Non seulement cela diminue la force de l'accusation contre les Allemands, ce qui est à leurs yeux le but essentiel du livre, mais cela entache aussi fortement le récit de la « Grande Guerre patriotique » menée par l'ensemble des peuples d'Union soviétique contre l'envahisseur nazi. Évoquer la collaboration deviendra d'ailleurs une faute politique.
2. Le département de la propagande juge également que le *Livre noir* véhicule l'idée que les Allemands ne pillaient et n'assassinaient que les Juifs. Le Comité antifasciste devient suspect d'être le promoteur d'un nationalisme juif, qui plus est dans un contexte international qui voit la création de l'État d'Israël.

L'interdiction du *Livre noir* coïncide avec le début de la guerre froide et la progression d'un antisémitisme de plus en plus latent au sommet de l'État. Des listes d'intellectuels juifs sont dressées et des journaux en yiddish interdits. Ce qui prend de plus en plus les allures d'une campagne organisée et hostile envers le « cosmopolitisme sans racine » vise principalement les Juifs. N'est concernée, en premier lieu, qu'une certaine élite, ceux qui ont été en contact avec l'Occident (et notamment les membres du Comité antifasciste juif) ou qui seraient tentés par celui-ci, mais elle fait rapidement tache d'huile. Depuis la naissance de l'État d'Israël, que l'URSS fut pourtant l'une des premières puissances à reconnaître, l'intelligentsia juive est suspecte d'être plus patriote envers l'État hébreu que l'Union soviétique. Leur situation s'aggrave selon une équation simple : Juif = ami d'Israël = agent de l'impérialisme américain. En janvier 1953, on s'achemine vers le paroxysme de cet antisémitisme d'État avec l'annonce par *La Pravda* de l'arrestation de neuf médecins, la plupart d'origine juive, déclenchant le complot des Blouses blanches. Les arrestations se multiplient et la purge aurait inmanquablement frappé fort et en profondeur, sans la mort de Staline le 5 mars de la même année.

Quant au *Livre noir*, les épreuves sont détruites, mais une version sauvegardée et corrigée par Vassili Grossman parviendra à traverser le temps, jusqu'à une première publication à Vilnius en 1993⁷.

En quelques années, il devient difficile, voire impossible, de parler de la spécificité du génocide des Juifs en Union soviétique.

Grossman a échappé au pire lors des purges qui ont frappé les membres du Comité, dissous en novembre 1948 et dont la plupart ont été exécutés ou assassinés. Tombé en disgrâce, ses choix et son travail dénotent, jusqu'à la fin de sa vie, une inlassable recherche de liberté, de vérité et de justice. Il continue à écrire, se consacrant notamment à l'un de ses textes les plus importants, l'une des charges les plus sévères contre les systèmes totalitaires : *Vie et Destin*. Un roman dont les épreuves seront confisquées par le KGB, mais dont une version cachée chez un proche survivra miraculeusement.

⁷ La fille d'Ilya Ehrenbourg, Irina, retrouvera dans les archives de son père de nombreux documents non inclus dans *Le Livre noir*. Ils seront publiés en russe en 1994 et ensuite traduits en hébreu, puis en anglais en 2008 sous le titre *The Unknown Black Book*.

Conclusion

La machine stalinienne a mis fin au *Livre noir* une fois qu'il a cessé d'être utile à sa propagande. Elle a ensuite brisé les destins de celles et ceux qui s'étaient investis. Une partie a été rendue publique à Nuremberg et publiée dans l'immédiat après-guerre, mais des sources de première importance resteront inaccessibles pendant des décennies.

Ses auteurs ont rassemblé une quantité de témoignages et d'informations considérable bien avant que la recherche sur la Shoah ne prenne l'essor qu'on lui connaît à l'Ouest.

Aujourd'hui, il n'y a, a priori, pas de frein institutionnel pour étudier la Shoah en Russie. Mais le récit national de « la Grande Guerre patriotique » a (re)pris une telle importance dans les discours, les fictions, le cinéma ou les commémorations qu'il reste peu de place pour elle. Situation paradoxale dans un pays qui l'a pourtant subie de plein fouet. Près de trois millions de Juifs ont été assassinés par les nazis en Union soviétique et le fait que la grande majorité d'entre eux l'aient été dans des territoires aujourd'hui biélorusses et ukrainiens ne suffit nullement à expliquer le silence sur le sujet. La mémoire de la Shoah en Russie est un objet en soi, complexe⁸. Son absence est liée à la persistance des raisons évoquées plus haut, datant de l'époque stalinienne : le poids du récit soviétique de la « Grande Guerre patriotique », la difficulté d'attribuer une spécificité à la souffrance des Juifs par rapport à celle des autres peuples d'Union soviétique et, sans doute, le résultat d'une longue tradition d'antisémitisme qui n'a pas disparu.

Par une certaine ironie de l'histoire, certaines raisons qui avaient amené les autorités soviétiques à stopper net la publication du *Livre noir* ressemblent aux arguments utilisés par les autorités polonaises pour entraver le travail sur la Shoah en Pologne aujourd'hui. Il serait pourtant réducteur de vouloir limiter ce genre de réflexe à la seule question de l'antisémitisme. On les retrouve, à des degrés divers et aux quatre coins du monde, lorsque la recherche historique est perçue comme une menace pour le patriotisme, les récits nationaux et les grandes figures de l'histoire, y compris chez nous.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.

À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.

Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.

⁸ De nombreuses pistes de réflexion intéressantes à ce sujet dans : Olga Konkka, « Le Livre noir d'Ilya Ehrenbourg et de Vassili Grossman en Russie et en Occident : au cœur des enjeux liés à la mémoire de la Shoah », *Revue française d'histoire du livre*, n° 141, (nov. 2020), p. 215-229. DOI : https://doi.org/10.47421/rfhl141_215-229.